Les Pygmées menacés

par **Lucien DEMESSE**
Assistant au Laboratoire de Cryptogamie du Muséum

■

En comparant, dans le chant III de l'Iliade, les clameurs guerrières devant les portes de la ville de Troie aux cris des Pygmées aux prises avec les grues chassées par les froidures de l'hiver, se réfugiant chaque année dans les tièdes marais de l'Afrique centrale, Homère est loin d'être le premier à mentionner les Pygmées d'Afrique. Une stèle nous apprend que deux mille quatre cents ans avant la naissance du Christ, un Pharaon du nom de Néferkarat fit danser à sa cour un Pygmée ramené du Haut-Nil par une expédition guerrière.

Ignorés durant le Moyen Age et la Renaissance, les Pygmées doivent attendre 1866 pour être découverts par l'explorateur français Du Chaillu.

Depuis cette date un petit nombre d'explorateurs, d'ethnographes, de missionnaires, les ont approchés et observés.

Schweinfurth et de Quatrefages parmi les précurseurs, Poutrin qui en fournit la première étude anthropométrique, précédèrent le Père Schébesta dont les ouvrages demeurent les plus riches sur cette matière. En 1946, une fraction de la Mission « Ogoué-Congo », comprenant notamment mon ami Raoul Hartweg, du Musée de l'Homme, Rouget, musicologue au même établissement, réalisa sur disque les premiers enregistrements de musique pygmée.

*
**

L'Homme est en devenir permanent et les faits humains ne sont pas statiques mais dynamiques. Consécutives à son évolution phylétique, son évolution technique d'abord, puis l'évolution de sa pensée accélèrent progressivement les processus de transformation de son comportement. C'est précisément ce phénomène de constante accélération, à la pointe de laquelle nous nous trouvons, qui nous conduit souvent à l'illusion d'optique consistant à considérer comme statiques les civilisations archaïques, objets de nos curiosités d'ethnographes. Il n'en est rien. En ce qui concerne les Pygmées, nous avons eu la chance sans doute d'arriver à un moment clé de leur évolution, où leur mode de vie subissait des transformations radicales. Une étude approfondie portant sur plusieurs années (1) nous permit de noter de nombreux faits d'ordre ethnographique et biologique que je vais tenter de résumer ici.

Avant d'aller plus avant, il me paraît indispensable de rappeler en quelques mots de quelle façon vivaient les Pygmées avant que se manifestent les métamorphoses dont ils sont l'objet. Autrement dit, recherchons le tableau qu'en

(1) L'expédition « Ogoué-Congo » dont il est fait mention plus haut ne put, encombrée par un matériel d'enregistrement très lourd, suivre les Pygmées dans la forêt. C'est pourquoi, utilisant un magnétophone d'un volume extrêmement restreint, alimenté par de petits accus au zinc et à l'argent, j'organisai en 1954 notre premier voyage avec Claude Hudin et Jean-Claude Groudeau, sous le patronage de la Phonothèque Nationale et de la Société de Géographie. D'une durée de 9 mois, ces observations préliminaires nous firent prendre conscience des problèmes exposés plus loin, dont l'étude approfondie motiva notre seconde expédition (1957 à 1959).

firent nos prédécesseurs, tableau un peu statique où l'on ne décèle aucune évolution puisque, la plupart du temps, les Pygmées leur apparurent comme ayant atteint une sorte de point culminant de leur evolution, où leur adaptation parfaite au milieu forestier semblait les avoir conduits, rendant impensable toute amélioration ultérieure. Raoul Hartweg estime, quant à lui, après avoir eu en mains nos documents, qu'effectivement ce point culminant fut atteint et que c'est justement ce qui explique que ce soit en dehors de la forêt que les Babinga (2) cherchent actuellement leur voie.

Si l'on prend comme point de comparaison l'outillage, on peut considérer *grosso modo* que les Babinga vivaient à un âge préhistorique. Ignorant tout du travail du métal — qu'il n'utilise sous forme de couteaux, de hache, de fer de sagaie que depuis 70 ans tout au plus et qu'il reçoit des Noirs — le Babinga cuit sa soupe de viande dans un petit récipient en terre cuite (3). Il s'agit là d'une forme de poterie très élémentaire empruntée fort probablement aux Noirs : les localités néolithiques du Sahara (4) foisonnent de tessons témoignant d'une technique identique. Or, le Babinga ne sait pas aujourd'hui confectionner ces « canaris » (5) et se trouve réduit à les recevoir des Noirs en échange de viande de chasse. Par ailleurs, j'ai mis à jour, de diverses stations du Tanezrouft, des meules dormantes sur lesquelles des fruits, des tubercules, peut-être du grain, étaient écrasés à l'aide de broyeurs sphériques, rappelant de façon frappante le plateau ovale (6) taillé dans une écorce épaisse — véritable meule dormante en bois complètement différente du mortier des Noirs — sur lequel le Pygmée écrase les amandes de la forêt avec le fruit séché d'une cucurbitacée (7).

Outillage préhistorique, vie préhistorique... Les Babinga ont mene jusqu'à ces dernières années et continuent à mener, au moins périodiquement et dans les régions les plus reculées, l'existence la plus simple qui soit, basée exclusivement sur la chasse et la récolte des produits végétaux de la forêt. La cellule de la société Babinga, une parentèle, comprenant une dizaine de couples, habitait des campements éphémères de petites huttes hémisphériques constituées par une armature élastique de baguettes recouvertes de feuilles de *Phrynium* (8), s'imbriquant en partant de la base et accrochées à la charpente par leur nervure principale fendue en deux pour faire un crochet. Chaque matin, lorsque la rosée avait séché sur les feuillages de la forêt, tous les habitants du campement partaient chercher leur nourriture. Les hommes, courbés sous le poids d'un long filet de chasse (9), leur sagaie sur l'épaule, se coulaient allègrement dans le sous-bois touffu, suivis de leurs épouses chargées de leur nourrisson assis dans une lanière de peau ; celle-ci est portée en bandoulière par les femmes, pliées sous une hotte de rotin maintenue au front par un bandeau d'écorce.

On me permettra d'inclure ici un témoignage personnel significatif de la conscience que mes amis Babinga ont de ces transformations. A une question de notre enquête nutritionnelle portant sur certains fruits, il me fut répondu par un Babinga, avec une nuance de mépris affectée : « ceux-ci sont les fruits que mangeaient nos pères ! ».

---

(2) Répartis en Afrique Centrale, au sein d'une zone dont les limites sont celles de la forêt, les Pygmées sont divisés en un certain nombre de groupes présentant entre eux de notables différences morphologiques. Les deux ethnies les plus importantes sont les Bambouti de l'Itouri et les Babinga. Ces derniers — que nous avons étudiés — occupent un territoire, limité au Nord par la lisière de la forêt, à l'Est par l'Oubangui, à l'Ouest par le Sangha, se prolongeant vers l'Ouest-Nord-Ouest dans le Bassin de la Ngoko.

(3) MBIA.

(4) J'en ai moi-même extrait de différentes stations du Tanezrouft. leur taille plus grande, leur facture plus élaborée en font même des œuvres beaucoup plus « modernes » que celles utilisées de nos jours par les Pygmées !

(5) Terme employé communément pour désigner ces poteries en Afrique Noire.

(6) GOKO.

(7) BUMBI.

(8) N'GONGO.

(9) BUKIA. Il s'agit d'un filet de 20 à 50 m de long, 1 m de haut, muni de crochets en bois et tressé avec une ficelle torsadée à partir du liber, d'une liane marron et rugueuse. la KUSA. Chaque filet a sa personnalité, porte un nom et possède ses fétiches.

Les carences qu'entraîne cet état de choses sont nombreuses et des plus graves.

Ne mangeant presque plus de viande, ne pratiquant plus la cueillette traditionnelle, les Babinga se « rabattent » sur le manioc. Mais on ne franchit pas en quatre années l'abîme qui sépare le « chasseur-cueilleur » du « cultivateur-éleveur » ! Quelques Babinga tentent bien de défricher de rares et minuscules surfaces, ne dépassant pas quelques mètres carrés, et d'y bouturer du manioc, mais la notion la plus élémentaire d'entretien leur échappe. Autant du reste que celle d'un rapport quelconque entre la superficie de l'aire de culture vivrière et le nombre des individus qu'elle doit nourrir. Ces cultures fragmentaires ne produisant pas le centième de la quantité qui serait indispensable, les Babinga subsistent en surnombre sur les plantations des Noirs qui n'ont pas été élargies pour autant. Réduits à voler de nuit le manioc des Noirs, ils se dépêchent, au retour de leurs larcins, d'en peler les tubercules dont les épluchures jonchent de mystérieux sentiers permettant d'atteindre les champs de façon détournée et, rentrés dans leurs huttes, l'ingèrent tel qu'il se présente sans lui faire subir le moindre traitement pour le débarrasser de son acide cyanhydrique.

On me demande souvent ce qui les pousse, dans ces conditions, à demeurer près des villages. C'est là raisonner en occidental. L'attrait factice d'une vie plus « civilisée », une attirance certaine et souvent suscitée par l'éthylisme figurent parmi les principales raisons que les Babinga croient avoir de rester près des villages. Ils ne seront, du reste, pas le premier peuple à en mourir. Les Indiens de l'Amazone fourmillent de cas semblables.

Donc, à la sous-alimentation s'ajoutent l'intoxication à l'acide cyanhydrique et l'alcoolisme.

Concomitamment à ces deux éléments, un troisième vient encore accélérer le processus de détérioration biologique. Sédentarisés, les Babinga n'en n'ont pas pour autant assimilé les techniques d'un habitat pérenne. Ils demeurent encore dans leurs huttes minuscules dont la vétusté était sans danger lorsqu'elles étaient fréquemment abandonnées. Jadis, un décès entraînait le déplacement du groupe fuyant les lieux où s'étaient manifestées les forces maléfiques de la mort. A présent, l'enfant décédé est encore enseveli sous le sol même de la hutte ou juste derrière, à une faible profondeur. Ses frères et sœurs continuent à se traîner sur le sol tiède et humide où il a frotté ses ulcères phagédéniques, ses plaies lépreuses ou ses croûtes pianiques... Les déchets organiques s'amoncellent en une ceinture fétide autour du campement.

Aux carences alimentaires, à l'alcoolisme, à l'intoxication permanente viennent s'ajouter, comme pour parfaire ce véritable catabolisme d'une société, des conditions rarement atteintes pour favoriser la propagation des endémies.

Sur le plan de l'ethnographie, les répercussions sont faciles à imaginer. La structure sociale a éclaté. Les hommes et les femmes n'étant plus liés par la chasse et la récolte, sources du patrimoine éphémère du couple, but de son effort quotidien, objet de sa satisfaction de chaque soir, séparés par des occupations différentes, voient leurs familles dégénérer. Le monde métaphysique que s'était créé le Babinga dans la forêt n'a plus sa raison d'être, et les institutions qui en découlaient disparaissent. Veut-on un fait précis ? En 1954, les Babinga de notre campement dansèrent vingt-trois fois durant le mois de juillet. Les mêmes, durant les cinq mois que nous passâmes parmi eux, 4 ans après, ne dansèrent exactement que vingt-cinq fois...

Arrivés sur le lieu de la battue, les chants et les appels s'étant tu, plus silencieux que des ombres, les chasseurs déroulaient patiemment leurs filets bout à bout jusqu'à ce que la poche, ainsi constituée, se referme autour du fourré où, tapis, les céphalophes de Maxwell (1) attendaient en tremblant. Des rabatteurs les pourchassaient en agitant des branches et en criant jusqu'à ce que les antilopes se précipitent dans les filets. Durant cette battue, les femmes, allant et venant dans les

broussailles du sous-bois, récoltaient amandes, tubercules, mollusques (2), champignons, feuilles comestibles, etc... Les filets, repliés, étaient réinstallés plus loin et ceci jusqu'au soir. A la tombée du jour, la caravane regagnait le campement toute chargée de viande et des nombreux produits de la forêt.

Après un dîner au menu riche autant que varié, les chants s'élevaient, ou bien des conteurs se levaient et disaient, en les mimant, de longues histoires connues de chacun et dont les principaux passages repris en chœur, se muaient en profondes mélopées rythmées par de secs claquements de mains.

De temps à autre, une chasse plus importante à l'éléphant ou au gorille, une récolte de miel, une cérémonie divinatoire (3), un deuil, une naissance apportaient à cette existence simple un élément de diversité.

Une adaptation parfaite au milieu, une vie active, une alimentation fort nutritive et variée, une harmonie complète avec la forêt autant qu'avec soi-même, recherchée et trouvée dans une conception métaphysique où le doute n'avait pas encore installé son insinuation, constituaient les balanciers d'un équilibre que l'on crut longtemps définitif...

Il n'en était rien et l'ethnographie des Babinga est devenue la morne étude du processus d'un profond délabrement moral et physique.

Vivant depuis de nombreuses années dans un état de symbiose très souple avec les Noirs, desquels ils recevaient les outils et les armes qui leur étaient indispensables, mais dont ils ignoraient la technique, en échange de quoi ils livraient à ceux-ci de la viande et des produits sylvestres, les Babinga (4), attirés par une vie plus facile, près du village noir, embauchés par la suite pour effectuer certaines besognes, subissant l'attrait du vin de palme, se sédentarisent et viennent grouper leurs campements dans les jachères qui entourent le village.

Séjournant durant des périodes de plus en plus longues, souvent de façon permanente, auprès des Noirs, les Babinga voient leur mode d'existence se transformer radicalement.

S'aventurant de moins en moins en forêt, ils ne chassent plus autant. En 1954, la chasse traditionnelle était encore pratiquée dans « notre » campement. Quatre ans plus tard, la même parentèle ne s'adonnait plus qu'à une caricature de chasse se déroulant aux environs immédiates du village, à laquelle ne participaient plus que les femmes et les enfants. Ce groupe qui, chaque soir, se rassasiait de 8 ou 10 antilopes, de toute la variété des fruits, des tubercules et des amandes de la forêt, trouvant dans cette alimentation aussi bien plastique qu'énergétique les protéines, les glucides, les lipides indispensables autant certainement que les vitamines les plus variées, mangeait, quatre ans après, fort peu de viande. En outre, la consommation des produits végétaux de la forêt avait presque complètement cessé.

Cette situation est-elle irrémédiable ? Je ne le crois pas, et après ces affligeantes évocations j'aimerais terminer par une note d'espoir. Les gouvernements africains, je le sais, plusieurs conversations avec certains des membres les plus distingués de celui de la République Centrafricaine me l'on prouvé, ont pris conscience de ce problème. Ceux qui, poussés par un simple besoin d'amitié, sont venus cordialement s'entretenir avec les plus déshérités de leurs administrés afin de recueillir leurs confidences pour les aider à retrouver un des sentiments les plus essentiels à l'homme, la Dignité, sont prêts quant à eux à offrir tous leurs efforts pour y arriver.

---

(1) BOLOKO

(2) Achatine (BEMBE)

(3) Nous avons en particulier découvert, étudié, enregistré et filmé celle de l'EBUMBA au cours de laquelle le féticheur, après avoir dansé tout un jour durant, absorbe une plante hallucinogène et, dansant à genoux devant un grand feu, y découvre l'endroit de la forêt où le campement doit élire à nouveau domicile

(4) Si, jusqu'ici, tout ce qui a été dit peut se rapporter à l'ensemble des Pygmées d'Afrique, les faits mentionnés dorénavant ne concernent que les Babinga Nous les avons observés de façon extensive sur l'ensemble de leur territoire et étudiés de façon intensive au sein d'un groupe de la fraction des Babinga Babenziélé de la Moyenne Sangha. Ces faits ne sauraient en outre se rapporter aux quelques éléments disséminés dans la région de M'Boïki qui, vivent dans un milieu qui n'est plus le leur, dans les cases des Noirs le plus souvent, posent des problèmes d'un autre ordre.